

MENNOUR

NINA JAYASURIYA

ODYSSÉE DE YAKA VILLA

27 NOV. 2025 - 10 JAN. 2026
5 RUE DU PONT DE LODI, PARIS



« Toutes les images disparaîtront. »

L'incipit du roman de la prix Nobel Annie Ernaux, *Les Années* (2008), se présente comme un constat mais agit comme un avertissement. Il rappelle que rien n'est assuré, que les images se défont, que les souvenirs se troublent et que les lieux se transforment. Ce qui demeure n'est pas fidèle au passé, il ne peut l'être puisque le passage du temps l'a révolu et transformé en mémoire. Le passé est davantage la persistance d'une matière instable qui échappe à notre emprise et dont chacun tente pourtant inlassablement de s'emparer.

C'est à partir de cette instabilité primordiale que Nina Jayasuriya a construit son exposition « Odyssée de Yaka Villa » : une exploration de ce qu'il advient lorsque les images se retirent, de ce qui s'oublie ou reste, disparaît ou se transmet. Yaka Villa a jadis existé : c'était le premier nom de l'hôtel fondé au Sri Lanka par le père de l'artiste dans la maison familiale au début des années 2000. Son nom, qui signifie en cinghalais la « villa des démons », fut rapidement changé en raison du poids des superstitions qui font craindre la malédiction. Pourtant, c'est lui qui réapparaît ici, mais dépouillé de sa fonction initiale, réinvesti comme point de départ d'une fiction. Il devient un espace mental, un territoire onirique qui fait le pont entre l'empreinte du passé et la transmission de la mémoire, une brèche de résistance dans un présent suspendu. L'hôtel, ici, n'est pas reconstruit, il est éclaté en fragments, disséminé à travers les œuvres déployées dans les salles de la galerie, transformée en scène. Son nom originel devient un outil pour sonder les failles de mythologies personnelles et collectives dont les œuvres constituent une archive vivante, mouvante et sensible. Plutôt que d'illustrer une histoire familiale qui se conjugue entre la France, l'Espagne et le Sri Lanka, Nina Jayasuriya imagine une traversée dans le temps et l'espace où les objets, les récits et les temporalités se contaminent pour composer un paysage liminal et ambivalent. Tout semble en place mais se craquelle, se fissure, se délite. Le spectateur évolue dans le périmètre d'une catastrophe advenue et qui, pourtant, semble encore sur le point d'arriver. On y retrouve ce que l'humidité détruit au Sri Lanka : les matériaux qui cèdent et les murs qui suintent. La fuite d'eau devient un motif central. Ce qui fuit, ce n'est pas seulement l'eau, ce sont les histoires, les souvenirs, le soin, les valeurs. Ce sont les croyances, les superstitions, les illusions et les doutes. Et avec eux, toutes formes de certitudes.

Dans ce scénario, la démarche de Nina Jayasuriya repose sur une prémissse simple : ne rien considérer comme mineur ou inconséquent. Interrupteurs, seaux, billets de banque, tissus, statuettes, photographies et médicaments deviennent matière à penser et à dire les fragments d'un récit. Celui d'un passé qui ne passe pas.

Au mur, des interrupteurs reproduits en céramique prolifèrent comme une infestation discrète. Ils ne fonctionnent pas et ne font circuler aucun fluide mais induisent un désordre familial. Ils signalent seulement et par ce signalement, jamais rien ne s'active. Tout en évoquant l'électricité, ils parlent d'invisible, de foi, d'ondes, de circulation. Ils donnent forme aux flux d'énergie invisibles qui traversent nos existences et nous relient. En somme, ils déplacent, dans l'espace d'exposition, l'intime le plus enfoui, celui auquel il nous est à nous-mêmes difficile d'accéder. La blancheur de la porcelaine est parfois entachée d'accidents volontaires provoqués par l'inclusion de matières insolites pendant la cuisson, un procédé emblématique de son approche expérimentale de la céramique, son médium de prédilection.

À proximité, des peintures de formats moyens reprennent des

"All the images will disappear."

The opening lines of Nobel Prize winner Annie Ernaux's novel, *Les Années* [The Years] (2008), appear like an acknowledgement but act like a warning. It reminds us that nothing is ensured, that images disintegrate, that memories become hazy and places undergo changes. What remains is not faithful to the past, it cannot be for the passage of time has made it cease to exist and transformed it into memory. The past is the persistence of an unstable matter that escapes our hold and yet, which we constantly try to take hold of.

It is from that primordial instability that Nina Jayasuriya built her exhibition "Odyssée de Yaka Villa": an exploration of what happens when images are removed, of what is forgotten or remains, disappears or is transmitted. Yaka Villa existed once: it was the first name of the hotel set up in Sri Lanka by the artist's father in the family home at the beginning of the 2000s. Its name, which means in Sinhalese the "villa of demons", was quickly changed because of the pressure of superstitions that made people fear ill fate. However, it's that name which reappears here, but stripped of its initial function, reinvested as the starting point of a fiction. It becomes a mental space, an oneiric territory that is a bridge between the mark of the past and the transmission of memory, a breach of resistance in a suspended present. Here the hotel is not reconstructed, it is shattered in pieces and disseminated in the works displayed in the rooms of the gallery transformed into a stage. Its original name becomes a tool to probe the faults in the personal and collective mythologies of which the works form a living, moving and sensitive archive. Rather than illustrating a family history that unfolds between France, Spain and Sri Lanka, Nina Jayasuriya imagined a journey in time and space where the objects, narratives and temporalities contaminate one another to create a liminal and ambivalent landscape. Everything seems in place but in reality cracks, breaks up and falls apart. The spectator moves in the perimeter of a catastrophe that took place and which, nonetheless, still seems on the verge of taking place. We discover what is destroyed by humidity in Sri Lanka: the materials that subside and the walls that sweat. The water leak becomes a central motif. What leaks is not only water, it is stories, memories, care, values. It is the beliefs, the superstitions, the illusions and the doubts. And with them, all forms of certainties.

In that scenario, Nina Jayasuriya's approach rests on a simple premise: not to consider anything as minor or inconsequential. Switches, buckets, banknotes, fabrics, statuettes, photographs and medicine become matter to reflect upon and to tell fragments of a narrative, that of a past that doesn't pass.

On the wall, switches made in ceramics proliferate like a discreet infestation. They don't work and don't make any fluid circulate but bring about a familiar chaos. They only signal and through that signal, nothing is ever activated. While evoking electricity, they speak of the invisible, faith, waves and circulation. They give shape to invisible fluxes of energy that traverse our existences and connect us to one another. All in all, they reposition, in the exhibition space, the most hidden intimacy, that which is difficult to access, even for us. The whiteness of the porcelain is at times stained with deliberate accidents caused by the inclusion of unusual materials during the firing, an emblematic process of her experimental approach to ceramics, her chosen medium.

Close by, paintings in various formats reproduce photographs of the hotel and its surroundings: empty rooms, bits of architecture,

photographies de l'hôtel et de ses alentours : des chambres vides, des morceaux d'architecture, des paysages de plages et de montagnes, que viennent recouvrir des cartes postales, des images et autres documents aussi anecdotiques que dérisoires. Ces peintures ressemblent à des albums de mémoire troués où le souvenir est fixé mais distordu. On y voit le temps se superposer de façon troublante et minutieusement précaire.

Plus loin, des billets de banque peints à l'oxyde sur grès, dont l'image parfois s'efface, rappellent le souvenir des pays traversés par son père pour arriver en France depuis le Sri Lanka, réminiscence d'une époque où les échanges commerciaux et humains n'étaient pas encore digitalisés.

Ici et là, des colonnes en céramique reprenant la forme de seaux superposés contiennent de l'eau chlorée où parfois flottent des objets, avec au fond des pièces de monnaie. Ces fontaines silencieuses évoquent le débordement et l'action rituelle, la piscine et le temple tout autant que le geste de se laver les mains et celui de jeter une pièce pour conjurer le sort.

Dans ce décor prennent place des statuettes votives, divinités en céramique noire entourées de colliers en comprimés trempés dans le mercurochrome, une substance utilisée pour soigner les blessures, néanmoins toxique. Quant à l'ange déchu amputé d'une aile, il semble figé dans son élan, sans but. Il évoque l'exil, la chute. Sa présence augure, à la manière des oiseaux qui volent de façon hantée pour annoncer la catastrophe, de la malédiction qui fatalement doit s'abattre même si le nom de l'hôtel a été changé.

Dans le fond, tels des draps de lits en train de sécher ou les linceuls d'un monde qui se délite, des textiles en batik, technique traditionnelle sri lankaise, sont suspendus.

Avec cette exposition, Nina Jayasuriya n'oppose pas la nostalgie au désastre. Elle travaille à l'endroit même où les choses se défont en partant du support des images, vestiges tangibles rassurant. Elle y cherche encore de la transmission, une forme de croyance et de guérison, une prise de conscience voire même un réenchantement. Même si les images disparaissent, il existe toujours des gestes qui détiennent le souvenir de leurs contours.

L.D.

L'artiste et la galerie remercient les Beaux-Arts de Paris.

landscapes of beaches and mountains covered by postcards, images and other documents as anecdotic as they are trivial. Those paintings resemble photo albums of memories full of holes, in which the recollection is fixed but distorted. We see time superimposed in a disturbing and meticulously precarious manner.

Further on, banknotes painted in oxide on stoneware, whose image is at times erased, are reminiscent of the countries her father crossed in order to reach France from Sri Lanka, evocation of an epoch when commercial and human exchanges were not digitalised yet.

Here and there, columns in ceramics reproducing the shape of piled buckets contain chlorine water in which objects float, with coins at the bottom. Those silent fountains evoke the overflow and the ritual, pools and temples as much as the gesture of washing hands and that of throwing in a coin to ward off ill fortune.

In that decor are placed votive statuettes, divinities in black ceramics surrounded with necklaces made of pills dipped in Mercurochrome, a liquid used to treat wounds, deemed toxic today. As for the fallen angel with an amputated wing, he seems halted in his momentum, purposeless now. He evokes exile and fall. His presence signals, in the manner of birds flying in an eerie way to announce catastrophes, the malediction that will inevitably befall even though the name of the hotel has been changed.

In the background, like bedsheets drying or the shrouds of a world falling apart, fabrics in batik, a traditional Sri Lankan technique, are hanging.

In this exhibition, Nina Jayasuriya doesn't set nostalgia in opposition to disaster. She works at the very place where things come undone by starting with the images, reassuring tangible relics. There she still searches for transmission, a form of belief and healing, a realisation if not a re-enchantment. Even if the images disappear, the gestures that hold the memory of their contours still exist.

L.D.

The artist and the gallery would like to thank the Beaux-Arts de Paris.

BIO

Née en 1996 à Paris, NINA JAYASURIYA vit et travaille entre Paris et le Sri Lanka.

La pratique artistique de Nina Jayasuriya engage une réflexion sur l'usage des objets du quotidien, l'exploitation de la sacralité et la réappropriation de l'héritage, dans une élaboration continue d'environnements et de mythes personnels.

Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2023 avec les félicitations du Jury, elle a gagné le Prix Sisley 2024 et participé à plusieurs expositions collectives dont « Trouver son monde » à la Galerie du 19M (2025) ; « Des liens qui courrent », Villa Riberolle (2025) ; « Des yeux pleins les poches », Exposition de fin de résidence, Villa Belleville, Paris (2025) ; « Temps Z » à la galerie Mennour, Paris (2024) ; « Ailleurs est ce rêve proche (...) », Magasin CNAC, Grenoble (2023) ; « Autohistorias », Palais des Beaux-Arts, Beaux-Arts de Paris (2023). Mennour lui consacre sa première exposition personnelle en novembre 2025 intitulée « Odyssée de Yaka Villa ».



Born in 1996 in Paris, NINA JAYASURIYA lives and works between Paris and Sri Lanka.

Nina Jayasuriya's artistic practice reflects on our use of everyday objects, and on the significance of sacredness and the reappropriation of heritage, as part of an ongoing construction of intimate environments and personal myths.

Having graduated with honours from the Beaux-Arts de Paris in 2023, she won the Prix Sisley 2024 and was part of various group shows including "Trouver son monde" at la Galerie du 19M; "Des yeux pleins les poches", End of residency exhibition at Villa Belleville, Paris (2025) ; "Temps Z" at Mennour, Paris (2024); "Ailleurs est ce rêve proche (...)", Magasin CNAC, Grenoble (2023); "Autohistorias", Palais des Beaux-Arts, Beaux-Arts de Paris (2023).

Mennour presents her first solo show in November 2025 entitled "Odyssée de Yaka Villa".

ACTUALITÉS NEWS

Trouver son monde

Exposition collective

Commissariat par :

Anne Bourrassé, Abdoulaye Niang,

Regina Weber & Axel Pelletanche

la Galerie du 19M,

Paris

Jusqu'au 14 décembre 2025



Trouver son monde

Group show

Curated by:

Anne Bourrassé, Abdoulaye Niang,

Regina Weber & Axel Pelletanche

la Galerie du 19M,

Paris

Until December 14, 2025

INFOS

L'exposition est accessible du mardi au samedi de 11 h à 19 h
au 5 rue du Pont de Lodi, Paris.

The exhibition is open from Tuesday to Saturday, from 11 am to 7 pm
at 5 rue du Pont de Lodi, Paris.

CONTACT PRESSE

Margaux Alexandre · margaux@mennour.com
M. +33 (0)6 70 83 25 48

PRESS CONTACT

Margaux Alexandre · margaux@mennour.com
M. +33 (0)6 70 83 25 48



47 RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS · 5 & 6 RUE DU PONT DE LODI · 28 AVENUE MATIGNON | PARIS
+33156 24 03 63 · GALERIE@MENNOUR.COM

MENNOUR.COM